



HAL
open science

La Petite Église comme matière romanesque. "L'Orgueil de la tribu" d'Yves Viollier

Jean-Baptiste Amadiou

► To cite this version:

Jean-Baptiste Amadiou. La Petite Église comme matière romanesque. "L'Orgueil de la tribu" d'Yves Viollier. La Vendée littéraire II, Éditions du CVRH, p. 179-195, 2016, 978-2-911253-62-1. halshs-01315671

HAL Id: halshs-01315671

<https://shs.hal.science/halshs-01315671v1>

Submitted on 4 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

La Petite Église comme matière romanesque.

L'Orgueil de la tribu d'Yves Viollier

Le roman d'Yves Viollier *L'Orgueil de la tribu*, paru en 2003¹, met en scène une famille de la Petite Église vendéenne, dans le fief de la communauté au lieu-dit de La Plainelière à Courlay, sous les noms à peine déguisés de « La Chênelière » et de « Virelay » dans la fiction². On désigne sous l'appellation de *Petite Église*, les groupes catholiques entrés en dissidence avec l'Église romaine après le Concordat signé en 1801 entre Napoléon Bonaparte et le Saint-Siège. Une poignée de Vendéens menacés de mort au temps de la Terreur par fidélité au clergé réfractaire, n'a pas accepté l'accommodement de l'Église avec le nouveau régime, préférant la rupture avec Rome. Une page liminaire au roman présente au lecteur la singularité de ce groupe ecclésial : « *Leur évêque et leurs prêtres ont disparu. Deux cents ans après ils continuent de pratiquer une religion sans clergé, fidèles aux traditions d'Ancien Régime. Ils sont encore plusieurs milliers aujourd'hui*³. » Le récit se déroule au printemps 2002, chez les descendants de combattants vendéens, appelés « dissidents » ou « anticoncordataires », et conduits par leur chef de prières laïc, baptisé Jean Cornuau dans le roman.

L'histoire suit la forme d'une chronique étalée sur un mois et demi, du 9 mai (« Prologue ») au 21 juin (« Épilogue »). Les personnages principaux appartiennent à quatre générations d'une même famille : la bisaïeule Mémé Petite, les grands-parents Pierre et Jeanne Chancelier, leur fille Danièle âgée de trente-cinq ans, épouse de Xavier Chaigne, avec qui elle a trois enfants, dont l'aîné de dix ans, François-Xavier, est avec sa mère le protagoniste principal du roman. En plaçant l'intrigue à l'époque contemporaine,

¹ Yves Viollier, *L'Orgueil de la tribu*, Paris, Robert Laffont, coll. L'École de Brive, 2003.

² Sur la Petite Église, en particulier dans l'actuel département des Deux-Sèvres mais sur l'ancien territoire de la Vendée militaire, voir Auguste Billaud, *La Petite Église dans la Vendée et les Deux Sèvres*, Nouvelles Éditions Latines, 1982, ainsi deux études universitaires plus récentes de Jean-Pierre Chantin, « Les dissidents dans la rue : l'Église contestée au grand jour », *L'Église dans la rue. Les cérémonies extérieures du culte en France au XIX^e siècle*, Presses Universitaires de Limoges, 2001, p. 129-138 et « Anticoncordataires ou Petite Église ? Les oppositions religieuses à la loi du 18 germinal an X », *Chrétiens et sociétés. XVI^e-XX^e siècles*, Bulletin du Centre André Latreille et de l'Institut d'Histoire du Christianisme, Lyon, 2003, n° 10, p. 95-107. Un ouvrage collectif propose de nombreuses illustrations cartographiques et photographiques, en particulier sur Courlay : *La Petite Église. Deux Siècles de dissidence*, dir. Jany Rouger et Jean-Louis Neveu, s.l. [imprimé à Parthenay], Geste Éditions, coll. La Boulite, 1991. Je remercie également B*** C*** de ces précieuses informations sur la persistance de la Petite Église jusqu'à nos jours, la mentalité de ses partisans et la littérature de fiction qui lui est consacrée.

³ Yves Viollier, *L'Orgueil de la tribu*, *op. cit.*, p. 9.

Yves Viollier renonce au genre du roman historique, pourtant propice à comprendre les raisons qui ont conduit les dissidents à s'isoler de la société catholique et française. À l'aube du XXI^e siècle, il paraît insensé de maintenir l'opposition à un Concordat vieux de deux siècles et caduc depuis la loi de 1905. Pourtant le récit ne vire pas à la satire. Quelle matière la Petite Église *hic et nunc* est-elle donc susceptible d'offrir au romancier ? À cette gageüre s'ajoute le défi idéologique de traiter d'un objet aussi polémique qu'est la fidélité sans faille aux guerres de Vendée, sans concession avec l'ennemi révolutionnaire.

Au fur et à mesure que l'intrigue progresse, le roman déjoue plusieurs stéréotypes narratifs, précisément grâce à la nature particulière du sujet choisi. L'incipit oriente d'abord le roman vers une entreprise de dévoilement. L'exposition présente en effet la Petite Église comme une minorité exotique, dont la fidélité constante à des idéaux à rebours du vent de l'Histoire témoigne d'un rare héroïsme. Mais cette première image se complique avec le nœud du roman ; la jeune mère de famille exemplaire rompt avec son milieu étouffant pour vivre une aventure qui tourne à la critique sociale d'une communauté guindée. Le dénouement altère à son tour le récit d'émancipation convenu en adoptant le point de vue de l'enfant ; François-Xavier, meurtri par l'adultère de sa mère, se réfugie à corps perdu dans la vision du monde dissidente au point de s'identifier à un guerrier vendéen en embuscade contre la fatalité aveugle qui s'abat sur lui. La Petite Église, à la fin du roman, ne se réduit plus à un décorum social, qu'elle soit un modèle de bravoure ou bien un trouble-fête de conservatisme étriqué, mais elle façonne la conscience des personnages.

Exotisme et résistance héroïque au conformisme

Ignorée du public, la Petite Église fournit une matière suffisamment originale pour nourrir un abondant récit historique, ne serait-ce qu'en présentant ses motifs de dissension avec le Saint-Siège, le prolongement du schisme pendant deux siècles, le fossé toujours plus grand avec la société française et l'incompréhension que son maintien suscite aujourd'hui. *L'Orgueil de la tribu* limite pourtant l'exposition au minimum d'éléments, disséminés essentiellement dans un bref avant-propos puis *in medias res* dans le prologue et le premier chapitre. Le roman insiste moins sur le schisme et le conflit avec les catholiques, que sur la contre-société totale, imperméable au monde environnant, hostile aux mariages mixtes synonymes de « changement », attachée à une spiritualité de la souffrance rédemptrice et du Dieu vengeur, mais aussi privilégiant l'exercice d'une profession au sein de la communauté et

ne cédant pas aux modes vestimentaires. Bref, une tribu ou un clan, cantonné sur un périmètre réduit, en retrait délibéré du reste de la société, mais en un temps où les passions sont éteintes et où leur mode de vie paraît toujours plus antédiluvien.

Le prologue raconte l'inauguration d'un monument à la mémoire d'un martyr vendéen. Deux personnages occupent la scène, le vieux chef de prière Jean Cornuau et surtout un enfant de dix ans, François-Xavier Chaigne, dont le narrateur pénètre la conscience. Les éléments rituels exhibés sont atypiques : l'eau bénite date de 1828, du temps du dernier prêtre réfractaire ; les enfants s'apprêtent à entrer dans une retraite de première communion d'une longueur inaccoutumée, de trois semaines ; la cérémonie mélange religion et politique : le chef de prière descend du martyr vendéen qui mêle en lui le saint et le guerrier. Mais le plus surprenant reste la mentalité de combat : « Le feu couve, malgré la pluie, dans les regards de ces enfants sous les capuchons⁴. » Les futurs premiers communians sont décrits comme un « peloton » autour duquel les fidèles dressent un rempart.

Le chapitre suivant brosse le tableau de la première communion. Le lexique éclaire la singularité de cette cérémonie : les expressions « communion de désir » et « communier spirituellement » signalent aux lecteurs l'absence de consécration eucharistique et donc de clergé. La formule « Sainte Table » est désuète, comme est démodé le cortège des communians, les mains jointes et la tête baissée, attentifs à suivre scrupuleusement les lignes blanches tracées dans la rue⁵. Le cantique de communion n'appartient plus depuis belle lurette au répertoire des chants catholiques, puisque « Je m'engage à porter votre croix » ne se retrouve que dans les recueils diocésains des années 1800-1840⁶. L'ordonnancement martial de la cérémonie, les enfants professant leur foi main levée, la piété sacrificielle, heurtent non seulement la sensibilité contemporaine, mais ne correspondent plus aux pratiques ecclésiastiques postconciliaires. La description de ces traits singuliers fonctionne comme une sorte de reportage ou d'enquête ethnographique sur des usages et des coutumes insoupçonnés au XXI^e siècle. La matière exotique offre au romancier l'occasion de lever le voile sur des mœurs pittoresques et de piquer la curiosité du lecteur. Mais traiter d'une communauté périphérique au sein de la société française, ne revient-il pas à sensibiliser les lecteurs contemporains à une minorité exclue ?

⁴*Ibid.*, p. 14.

⁵*Ibid.*, p. 15. Cf. la photographie de *La Petite Église. Deux Siècles de dissidence*, op. cit., p. 62-63.

⁶ Voir par exemple « Pour le renouvellement des vœux du baptême. Air connu », *Nouveau recueil de cantiques* [dit *Cantique d'Amiens*], Amiens, Caron-Vitet, 1819, p. 63.

Les minorités culturelles en délicatesse avec le mode de vie dominant intéressent écrivains et universitaires, non seulement dans les pays anglo-saxons où ont surgi les départements de *minority studies* et de *cultural studies*, mais encore en France où l'on a vu se développer une littérature de la banlieue. Des groupes minoritaires ont revendiqué leur identité bafouée, ont lutté contre l'oppression, se sont organisés et ont maintenu ou construit leur mode de vie en refusant de se soumettre à l'hégémonie du modèle occidental, réputé arrogant, patriarcal, fermé, discriminatoire et capitaliste. Les travaux sur ces minorités se sont souvent accompagnés d'un engagement progressiste contre leur ségrégation et d'une aspiration à l'égalité des droits (mouvements des droits civiques dans les années 1960, fronts de libération), sous fond de choix philosophiques marxistes, féministes ou relativistes.

La communauté formée par la Petite Église partage avec ces minorités quelques traits, comme le refus du modèle social dominant, l'attachement à une identité singulière et la marginalisation au sein de la société. Pourtant le roman ne verse pas dans ce genre de récits. D'abord, parce que les protagonistes ne sont pas victimes d'une exclusion économique ; bien au contraire, leurs affaires prospèrent. Pierre Chancelier dirige une fabrique de cordonnerie, où son gendre le seconde :

Il [Xavier] est entré comme apprenti à la fabrique où Pierre a remarqué ses qualités. Il a montré tant d'intelligence et de courage qu'il a gravi tous les échelons et a fini par épouser la fille du patron. Le mariage de Danièle et Xavier est cité en exemple par toute la communauté dissidente. Ils ont mis au monde trois beaux enfants⁷.

Une telle annotation, digne du *story-telling* de la réussite sociale et entrepreneuriale, se situe aux antipodes des récits exhibant les discriminations économiques. L'entreprise vise cependant moins l'accumulation des profits que la subsistance de la communauté : « Pierre a toujours considéré le développement de la fabrique comme une mission. Dépenser son argent ailleurs lui semblait un gaspillage inutile. Il donnait du travail à la communauté et empêchait sa dispersion⁸. »

Mais le roman se distingue fondamentalement du récit de la minorité laissée pour compte en raison de la nature propre à la Petite Église : autant ce genre dénonce l'exclusion d'une communauté, milite pour sa reconnaissance au sein d'une société fondée sur la diversité et hostile à tout conflit culturel, autant la Petite Église tient à son isolement, prétend à sa supériorité éthique, ne croit pas à l'égalité des choix religieux et sociaux, ne brigue aucun arrangement avec les contemporains et célèbre la sédition. Surtout, les minorités à

⁷ Yves Viollier, *L'Orgueil de la tribu*, op. cit., p. 25.

⁸ *Ibid.*, p. 37.

défendre dans une optique postcoloniale, sont celles qui s'écartent des modes de vie occidentaux et chrétiens, quand les anticoncordataires les radicalisent au contraire et se distinguent non pas au nom du respect de la diversité mais par nostalgie de l'alliance entre le Trône et l'Autel. En somme, la Petite Église n'entre pas dans le schéma de la minorité culturelle disgraciée à tort malgré sa compatibilité avec les valeurs d'une République accueillante ; elle se compose à l'inverse d'irréductibles attachés à élever des remparts contre le monde moderne. La préoccupation des dissidents n'est pas l'égalité des chances, ni la cohésion nationale, mais la réclusion volontaire dans leur citadelle assiégée.

C'est donc à un tout autre genre littéraire que se rattache *L'Orgueil de la tribu*. La littérature sur la Petite Église a pris acte de la supériorité héroïque à laquelle prétend la disposition d'esprit dissidente. Dans *Le Médecin de campagne*, Balzac évoque l'amour du Docteur Benassis pour Évelina, jeune fille du Cantal dont il tomba éperdument amoureux. Le médecin prend soin de préciser à son interlocuteur la nature de la « secte » à laquelle elle appartenait. Déjà en 1833, il n'était pas possible de traiter des anticoncordataires dans un roman sans les présenter :

Pendant la Révolution française il se forma, par suite du schisme peu important qu'y produisit le Concordat, une congrégation de catholiques purs qui ne reconnurent pas les évêques institués par le pouvoir révolutionnaire et par les transactions du pape. Ce troupeau de fidèles forma ce que l'on nomme la *petite Église* dont les ouailles professèrent, comme les jansénistes, cette exemplaire régularité de vie, qui semble être une loi nécessaire à l'existence de toutes les sectes proscrites et persécutées. Plusieurs familles jansénistes appartenaient à la petite Église⁹.

La Petite Église se singularise par son excellence morale ; en l'occurrence, dans *Le Médecin de campagne*, la perfection de vertu conduit Évelina à renoncer à ses fiançailles avec Benassis en raison de son passé aventureux, conférant à cette histoire d'amour impossible sa tonalité tragique. Plus récemment, Jean Raspail évoque les dissidents dans *Pêcheur de lunes* (1990), sorte de jeu de piste à travers les peuples oubliés, en quête des « derniers survivants encore doués de mémoire »¹⁰. Entre les vieux catholiques de Kyûshû et les ultimes partisans des papes d'Avignon, auxquels l'auteur consacre plus tard un roman entier (*L'Anneau du pêcheur*, 1995), il s'incline d'admiration devant les irréductibles de Courlay :

⁹ Balzac, *Le Médecin de campagne* [1833 ; 1845], éd. Patrick Berthier, préf. Emmanuel Le Roy Ladurie, Paris, Gallimard, coll. Folio classique (n° 636), 2013, p. 275-276.

¹⁰ Jean Raspail, *Pêcheur de lunes. Qui se souvient des Hommes...*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 7.

On les appelle aujourd'hui « dissidents », mais leur devise est : fidélité. Il n'y a que le mariage avec des catholiques qui parvienne à leur faire quitter la communauté, mais cela arrive de plus en plus souvent. Ceux qui s'en vont disent qu'ils « se changent ». Il reste un noyau d'irréductibles. [...] Ils refusent désormais tout dialogue avec l'autorité religieuse, fuyant même au premier contact et multipliant les guetteurs aux créneaux de fortifications invisibles. Ce sont pourtant des gens excellents, des chrétiens de grande qualité, amicaux, serviables, modestes, mais sur le chapitre de la foi ils estiment que leur « position est de celles qu'on ne discute pas ». Si vous tentez d'en savoir plus, ils répondent par une autre question : « Pourquoi venez-vous tourmenter des gens qui tiennent à vivre cachés ? » Ils ont dépassé l'espérance. Laissez-les en paix. Ce sont des justes.

Quelqu'un qui les connaît bien m'a dit : « D'opposants par souci de leur foi, les voilà irréductibles au nom de la fidélité¹¹. »

À la fin du XX^e siècle, la Petite Église intéresse l'écrivain comme une fascinante perle rare, la résistance inouïe d'une phalange implacable face aux usages et aux croyances de notre temps. Or cette mentalité épique d'insoumission à l'hégémonie caractérise précisément la mentalité de François-Xavier dans *L'Orgueil de la tribu*. Le prologue du roman s'ouvre même par les pensées du jeune garçon :

À bien y réfléchir, rien d'autre ne compte pour François-Xavier. Il vit dans ce paradis dont le centre est occupé par le tilleul du grand-père, la fabrique, le pavillon de ses parents.

Il connaît tous les dissidents et les dissidentes qui se réunissent chaque dimanche à l'église de La Chênelière et forment une grande famille. Les enfants de son âge qui vont à l'école et au catéchisme avec lui sont comme des frères. Les lointaines guerres de Vendée, et tout ce qui les a suivies, demeurent plus fortes que le souvenir. Elles constituent le socle de leurs traditions.

Bien sûr, François-Xavier n'ignore pas qu'ils forment une île, sans cesse menacée, que les gens tout autour vivent autrement. Mais ce monde étranger ne l'intéresse pas. Il sait que sa vie sera un combat chaque jour, pour relever les digues, veiller à l'entretien des remparts. La mer monte et recouvre de nouvelles terres. Ils sont encore moins nombreux en ce début de XXI^e siècle. On les disait trois mille, il y a peu encore. Les récents recensements atteignent difficilement ce chiffre. Les dissidents résistent et se transmettent l'orgueil de cette résistance¹².

La conscience de François-Xavier se figure aussi les dissidents comme une communauté d'honneur, hostile à tout accommodement, nommée *secte* par Balzac (terme alors dépourvu de la forte connotation d'emprise psychologique pathologique qui le caractérise aujourd'hui), figurée par les guetteurs aux créneaux des fortifications chez Raspail, ou, de façon isotopique chez Viollier, par les digues et les remparts. Ces descriptions comportent une part indéniable d'héroïsation. Le roman ne se réduit pourtant pas à célébrer la résistance courageuse au nivellement des modes de vie et de pensée. L'intrigue retourne l'effigie héroïque de la médaille pour en afficher le revers.

¹¹ *Ibid.*, p. 280-281.

¹² Yves Viollier, *L'Orgueil de la tribu*, *op. cit.*, p. 11.

La communauté fermée et étouffante

À la suite du prologue, le premier chapitre s'ouvre par le ballet des martinets au-dessus de l'église où se déroule la cérémonie de première communion :

Les martinets ont poussé des cris stridents pendant toute la durée de la messe en faisant de grands huit entre l'église et les maisons de La Chênelière. Leurs ailes fendaient l'air tiède avec un bruit de soie déchirée, frôlant les croix des pignons de l'église et enveloppant dans leur ballet les arbres de la place et la ramure du gros tilleul de la fabrique¹³.

La description ne semble pas purement ornementale mais encore symbolique, puisque c'est par un autre ballet de martinets que se clôt le roman. À la manière du chœur dans les tragédies grecques, les martinets annoncent la catastrophe. Le vol de ces sortes d'oracles s'apparente à un « bruit de soie déchirée ». L'image rappelle les comparaisons à la tunique déchirée du Christ pour figurer les schismes. La suite dévoile un autre sens possible de l'image : l'exemplarité de la communauté soudée dans l'adversité vole en éclat après le départ de Danièle, mère de François-Xavier.

Le nœud du roman porte en effet sur la disparition de cette jeune mère de famille, qui ouvre dans un premier temps l'intrigue vers le genre du roman d'enquête avec une fausse piste, puis finalement vers un tout autre genre, le récit d'une émancipation. Danièle rompt avec un milieu familial et social pétrifié pour vivre une aventure sur l'île d'Yeu avec un reporter-photographe, Étienne. Le mariage lui pèse comme une fatalité. Les personnages ressassent l'impossibilité du divorce dans la communauté : « Le divorce n'existe pas chez les dissidents¹⁴ ! » s'exclame Xavier à son fils. La lettre testamentaire de Mémé Petite rappelle cet état de fait : « Nous n'avons pas connu un seul divorce chez nous en deux siècles. Si cela arrivait, ce serait une révolution¹⁵. » Danièle dénonce aussi les déterminations imposées par son père qui confie le poste de responsabilité dans sa fabrique non à elle mais à son mari Xavier. Mais au-delà de la structure sociale patriarcale, c'est la vie communautaire de la Petite Église qui rend son existence étouffante : la communauté dirige son mode de vie quotidien, ses occupations, son rôle de mère au foyer et de catéchiste, jusqu'à ses choix vestimentaires et l'interdit des relations avec un monde extérieur jugé hostile et corrupteur.

¹³*Ibid.*, p. 15.

¹⁴*Ibid.*, p. 117.

¹⁵*Ibid.*, p. 226.

Danièle justifie sa conduite par un procès contre son milieu. Elle règle ses comptes avec sa mère, débarquée sur l'Île d'Yeu pour tenter de la raisonner : « Tu nous as tant seriné que nous n'étions pas comme les autres. J'ai trop souffert de ne pas avoir le droit de sortir le dimanche et de ne pas être autorisée à fréquenter ceux que j'aurais eu envie ! J'ai assez récité de prières. J'étouffais¹⁶ ! » Elle dénonce un même étouffement à sa sœur Françoise :

Tu ne te rends pas compte que nous vivons à Virelay derrière des remparts qui se sont effondrés depuis longtemps ? Le concordat a deux cents ans ! Les guerres de Vendée sont encore plus vieilles ! Les autos, la télévision traversent nos frontières de carton. Et nous continuons comme si tout ça n'existait pas. Nous célébrons nos petites et grandes fêtes d'Ancien Régime dans notre réserve d'Indiens. Et nous serrons frileusement sur nos poitrines le diamant minuscule de notre histoire en faisant semblant de croire que nous ne sommes pas condamnés¹⁷ !

Le roman s'apparente dès lors aux récits où un protagoniste rejette un milieu oppressant, souvent la bourgeoisie aisée provinciale, bien pensante, terrorisée par le qu'en dira-t-on et dont les conduites sont dictées par des contraintes rigides. Ici, le roman prend en outre la direction du récit féministe où l'héroïne refuse par un geste de rupture radicale le destin tout tracé dans lequel les normes sociales voudraient l'enfermer et choisit de se construire une autre vie.

Dans *L'Orgueil de la tribu*, la contestation est d'autant plus surprenante que Danièle passe au préalable pour la figure de proue de la tribu, selon le sermon que le chef de prière tient à Pierre et Xavier convoqués dans la sacristie pour régler l'affaire :

Elle était l'orgueil de la communauté, le lys dans la vallée... Il faut la retrouver. Ce n'est pas seulement pour vous, mais pour nous tous. Vous connaissez la terrible condamnation de celui par qui le scandale arrive... Pas un couple ne s'est désuni depuis deux siècles dans la Petite Église ! Le mariage est le sacrement qui cimente notre communauté. Il nous a fallu un siècle de lutte pour être les seuls en France à avoir le droit de nous marier à l'église avant la mairie¹⁸.

L'expression de « lys dans la vallée », tirée du Cantique des cantiques¹⁹ et utilisée dans la liturgie pour désigner la Vierge Marie, sert de périphrase communautaire pour désigner Danièle. Lorsque sa mère l'aperçoit à vélo sur l'Île d'Yeu, debout sur les pédales en danseuse, elle s'exclame scandalisée : « Mon Dieu ! [...] le lys dans la vallée²⁰ ! » Elle s'investit au service de la communauté par l'enseignement du catéchisme et la prédication des trois

¹⁶ *Ibid.*, p. 92-93.

¹⁷ *Ibid.*, p. 132.

¹⁸ *Ibid.*, p. 45.

¹⁹ Trad. de « *liliumconvallium* » de Cant. 2,1. Sur le Cantique des cantiques dans la littérature, voir Dominique Millet-Gérard, *Le Signe et le sceau. Variations littéraires sur le « Cantique des cantiques »*, Genève, Librairie Droz, coll. Histoire des idées et critique littéraire (Vol. 460), 2010. Le chapitre X est consacré au *Lys dans la vallée* de Balzac.

²⁰ Yves Viollier, *L'Orgueil de la tribu*, *op. cit.*, p. 89.

semaines de retraite au côté du chef de prière²¹. Les éloges que ce dernier tresse d'elle rendent d'autant plus inattendu son départ et d'autant plus nécessaire pour le groupe de la retrouver et de la convaincre de reprendre sa place.

Le choix du récit d'émancipation, au moment où se noue l'intrigue principale, affecte la fonction romanesque de la Petite Église. Le décor pittoresque et admirable d'héroïsme se mélange à une nouvelle image : la communauté sert de repoussoir. On échappe de son atmosphère sectaire par la fuite. Comment le roman use-t-il de la dissidence à cet effet ? Le récit d'émancipation, au début du XXI^e siècle souffre de deux écueils :

- le stéréotype : un tel récit non seulement perd de sa nouveauté, mais a surtout tendance à verser dans la caricature en opposant un milieu injustement oppressant et l'individu asservi ;
- l'invraisemblance : le récit de l'émancipation a perdu de son à-propos en raison des évolutions sociales. Le monde catholique depuis Vatican II et la société française après Mai 68 ont progressivement fait leur aggiornamento. Les changements de mentalité retirent une bonne part de justesse à ce genre de textes.

Donner pour cadre au roman une communauté dont les mœurs sont fixées depuis deux siècles, invalide toute idée d'invraisemblance. Le despotisme de la Petite Église rend actuel et crédible l'étouffement psychologique des individus par les contraintes sociales ; la tribu anticoncordataire tisse autour de ses membres une toile de normes propres aux communautés fermées et archaïques ; elle insère l'individu dans un réseau de solidarités non négociables et fixe le cadre de vie de chaque personne.

Cependant, l'idée selon laquelle la Petite Église fonctionne comme un rabat-joie mérite trois nuances. (1) D'abord, en amont de l'aventure adultère, la conscience de François-Xavier héroïse le clan et ses valeurs. La toile de fond est composite ; elle donne un sens héroïque à l'existence quotidienne en même temps qu'elle l'enserme dans un carcan normatif, à l'opposé de la société moderne ou post-moderne fondée sur la liberté et la créativité des individus, mais indigente quant au sens de l'existence humaine. (2) Ensuite, en aval de la libération psychologique, Danièle ressent un appel qui la conduit à rompre avec sa nouvelle existence pour revenir au milieu des siens. L'image de l'appel complique l'antagonisme usuel entre morale close et morale ouverte. Si l'on s'en tient aux réflexions de Bergson sur l'opposition entre les deux éthiques²², la morale fermée consisterait en un système d'habitudes réglant les conduites selon les exigences sociales. Les normes de la société close ne valent pas pour

²¹ *Ibid.*, p. 44.

²² Voir Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, chap. 1 « L'Obligation morale ».

l'humanité en général, mais pour un groupe à part. Les injonctions de la Petite Église correspondent ainsi à une morale fermée. Néanmoins, l'appel ressenti par Danièle complique la séparation avec la morale ouverte, précisément fondée selon Bergson sur l'appel de l'homme supérieur, par exemple Socrate, Jésus ou les saints. Ces appelés ont répondu à un élan vital qui les a détachés des habitudes, les a élevés au-dessus de la routine. Le monde extérieur à la Petite Église, d'abord une bouffée d'air frais pour Danièle, se retourne ensuite en routine, dont elle sort à la suite d'un mystérieux appel dans la nuit. (3) Enfin, même si l'on s'en tient au moment heureux de la libération, là encore le stéréotype s'estompe. Loin de renier la traîtresse, l'entourage se montre partagé. Jeanne relaie ainsi certains reproches de sa fille contre l'ordre patriarcal dissident. À Pierre qui se montre impatient, elle rétorque :

- Est-ce que je ne t'ai pas attendu tout le temps ? Pour me mettre à table, le midi et le soir, et le dimanche après la messe quand tu prenais l'apéritif avec tes copains ! Les femmes ne sont bonnes qu'à attendre chez nous ! As-tu remarqué le tableau édifiant des dissidents le dimanche après la messe ? Les femmes attendent dans les voitures. Les enfants s'énervent sur le siège arrière. Et les hommes s'amuse dans la salle de café bondée ! Heureusement j'ai échappé à ça parce que nous habitons à côté de l'église²³ !

Lorsque les parents de Danièle reviennent de l'Île d'Yeu et évoquent la possibilité du divorce de leur fille, les points de vue de Pierre et Jeanne diffèrent :

- Alors, murmure-t-il entre ses dents, c'est nous qui allons inaugurer le premier divorce chez les dissidents !

- Ce n'est pas fait ! Et si c'était vrai ? Qu'est-ce que nous y pouvons ? C'est peut-être une épreuve envoyée par le bon Dieu parce que nous étions trop fiers de nous.

- Ne parle pas comme elle, je t'en prie²⁴ !

Si Pierre s'inquiète de la réprobation sociale qu'engendrerait le premier divorce, Jeanne lui donne un sens mystique. L'orgueil mis à l'épreuve fournit d'ailleurs un autre sens au titre du roman. On peut en effet entendre par « orgueil de la tribu » une périphrase pour désigner le personnage de Danièle, qualifiée d'orgueil de la communauté, ou encore celui de Mémé Petite elle aussi nommée de la sorte, mais il est aussi possible de comprendre l'expression au sens littéral comme le péché d'orgueil caractéristique de l'esprit dissident.

Quelle intériorisation des valeurs dissidentes ?

²³ Yves Viollier, *L'Orgueil de la tribu*, op. cit., p. 87.

²⁴ *Ibid.*, p. 97.

Ce qui complique surtout l'interprétation univoque de la Petite Église, c'est l'intériorisation de la communauté dans la psychologie des personnages. Jusque-là, on a considéré la Petite Église comme un décor, un cadre extérieur, soit pittoresque voire héroïque, soit comme un épouvantail. Mais la matière romanesque qu'elle constitue ne se réduit pas au cadre spatial ou social, elle imprègne aussi la construction des personnages et leur configuration psychologique. La vision du monde propre à la communauté intègre le fonctionnement mental des personnages, à des degrés variés, et organise les façons de sentir et de penser. François-Xavier reste sans doute le personnage qui pousse à son plus haut degré l'intériorisation des valeurs anticoncordataires, avec une entière sincérité.

La psychologie de François-Xavier altère profondément le récit d'émancipation. Si ce type de texte prend habituellement le parti de l'émancipé, pénètre son seul ressenti, dans *L'Orgueil de la tribu* le narrateur inclut aussi le point de vue du fils, laminé par l'abandon et par l'adultère de sa mère. Il vit dans l'espérance d'un retour à l'ordre normal, fixé par la représentation communautaire rassurante :

Il voudrait se réveiller d'un cauchemar. Sa mère serait là, grande, souriante, dans sa robe longue un peu démodée, les cheveux disciplinés par ses pinces et ses peignes, les yeux pailletés d'une lumière rassurante. Elle se pencherait vers lui et dirait :

- Qu'est-ce qu'il a, mon F-X²⁵ ?

À mesure que la réalité de la disparition se dévoile à ses yeux (absence, puis abandon, enfin relation adultère), sa conscience s'affole. Il doit affronter seul les insultes crues et violentes contre sa mère qui fusent chez ses camarades de classe. Pour remédier à son trouble, il s'identifie à un guerrier vendéen en lutte contre le monde extérieur. Lorsqu'il surprend Mémé Petite en pleine conversation téléphonique avec Danièle et apprend ainsi que Maman « a un mec », il entraîne sa sœur dans une fugue, qu'il assimile mentalement à une équipée vendéenne :

- J'ai retourné la vieille faux de papa. Elle nous serait utile cette nuit. Les Vendéens circulaient dans des chemins bien pires que ça, en hiver, il faisait froid, et les paysans leur tendaient des embuscades en campagne... Nous, on n'a rien à craindre, à part le vent, les gouttes, tu parles !... Nos arrière-arrière-grands-parents étaient obligés d'avoir du courage²⁶...

Avec la faux emmanchée à rebours des insurgés vendéens, il passe la clôture de l'âne Bourroux. Cet acte de folie le conduit au CHU d'Angers où il reste entre la vie et la mort. Conséquence ultime de la révolte de Danièle, l'accident de François-Xavier constitue la

²⁵*Ibid.*, p. 153.

²⁶*Ibid.*, p. 179.

seconde grande bascule du roman, le coup de théâtre qui conduit progressivement au dénouement. Simultanément à l'hospitalisation de son fils, Danièle perçoit un mystérieux hurlement dans la nuit qu'elle déchiffre comme un appel au secours des siens. Sa conscience de dissidente refait surface, preuve qu'elle n'était pas définitivement effacée.

L'intériorisation de la Petite Église dans la psychologie de Danièle est en effet compliquée et partagée. Dans la conversation qu'elle entretient avec sa sœur Françoise, Danièle se montre certes critique à l'égard d'un milieu étouffant :

- Quand es-tu devenue raisonnable ? demande-t-elle. Tu étais diable, lorsque tu étais petite.

La bouche de Danièle se relâche légèrement.

- Je ne sais pas, répond-elle songeuse, sûrement bien avant ma communion, quand j'ai accepté de rentrer dans le moule. J'ai admis tout d'un coup qu'il ne fallait pas faire de bruit, ne pas salir, que je devais plaire à tout le monde, ne jamais céder à mes penchants mauvais au risque de commettre un péché. Et je l'ai fait complètement. Je dois être d'une nature à ne pas faire les choses à moitié²⁷.

L'émancipation semble résonner comme une abrogation radicale de son passé. Mais lorsque sa sœur l'interroge sur sa pensée profonde, Danièle garde un silence éloquent :

- [...] Si je devais calculer le temps que j'ai passé à parler avec le bon Dieu et ses saints, cela s'additionnerait en années. Ma période mystique s'est prolongée longtemps. On peut dire qu'elle s'est arrêtée il y a une quinzaine de jours...

- En es-tu si sûre ?

Danièle serre les lèvres. Ses prunelles fixes semblent regarder à l'intérieur d'elle-même des choses qui l'assombrissent²⁸.

Danièle n'a pas complètement effacé de son esprit la vision du monde dissidente, notamment sa part mystique et religieuse. C'est bien ce refoulé qui ressurgit à l'occasion du mystérieux appel :

Soudain ce cri, qui lui a noué la gorge dans la nuit, lui est apparu comme l'appel d'un train qui siffle et qui s'arrête. Il faut le prendre, après il sera trop tard. Elle s'est remontée sur son oreiller en luttant contre cette folie de son esprit dérangé par les fantômes de la nuit. Elle s'est débattue. Mais bientôt plus qu'à reculons. Et alors qu'elle acceptait cet appel comme une évidence, elle s'est aperçue qu'elle ne tremblait plus, ne transpirait plus, rassérénée d'avoir compris ce qui lui arrivait. [...] Elle s'est surprise à murmurer les prières qu'elle avait oubliées, et s'est levée, s'est enfermée dans la salle de bains, a sauté la douche pour ne pas réveiller Étienne qui dormait toujours. Elle a frotté les taches de vieillesse du miroir comme si elle pouvait les faire disparaître²⁹.

La Petite Église, si elle est en partie mise à distance par Danièle, continue pourtant d'imprégner son intériorité. Le hurlement nocturne engendre en elle un combat intérieur, à

²⁷*Ibid.*, p. 129.

²⁸*Ibid.*, p. 128-129.

²⁹*Ibid.*, p. 195.

l'issue duquel la solidarité familiale et communautaire s'impose. À l'occasion de ce nouveau retournement, tout s'inverse. Ce qui l'étouffe désormais, c'est la mentalité insulaire, la vie qu'elle croyait libérée sur l'Ile d'Yeu : « Il faut être né sur l'île pour s'y plaire, c'est comme chez les dissidents. On naît avec le pied marin. D'une certaine façon j'étouffais³⁰. » On est rattrapé par ses racines ; toute autre vie conduit à l'étouffement. Désormais, celui qui fait preuve d'incompréhension à son égard n'est plus l'adepte de la Petite Église, mais son compagnon. L'ultime scène entre les deux amants, sur le quai où Danièle s'apprête à embarquer pour rejoindre les siens, exhibe l'incompréhension du reporter-photographe :

- Qu'est-ce que tu photographies ?
- Une irréductible qui rejoint sa tribu.
- Elle a secoué la tête.
- Je comprends que tu ne comprends pas. Mais je suis sûre qu'il faut que je rentre.
- Il a haussé les épaules, sans conviction.
- Oui, Jeanne d'Arc...
- Et ajouté :
- Je suis de cette époque, moi, vois-tu. Quand on m'appelle au téléphone, ou quand on m'écrit, je viens. Je n'entends pas des voix³¹.

Le monde extérieur montre ses limites, par l'esprit borné, cartésien et sardonique d'Étienne. L'amant l'accable de reproches : « Tu es folle ? Je me doutais que vous n'étiez pas comme les autres dans votre tribu ! Vous avez l'habitude de cérémonies sans intermédiaires avec le bon Dieu. Vous vous parlez comme ça, sans téléphone, à distance³² ! » Et la petite communauté contraignante se retourne en féerie où les âmes communiquent directement entre elles.

La seconde bascule du roman, l'accident de François-Xavier et l'appel de sa mère, déconstruisent la déconstruction de la Petite Église, critiquent la critique. Mais s'agit-il d'un retour à l'identique ? Danièle retourne-t-elle, après son aventure tumultueuse sur l'Ile, pleine d'usage et raison, vivre entre ses parents le reste de son âge ? Elle se réconcilie avec son mari devant la faux responsable de l'accident. Elle prend alors conscience de la grandeur d'âme de Xavier, qui lui épargne les demandes d'explication, à la différence d'Étienne. Si tout semble reprendre son cours, le dénouement est pourtant ambivalent.

De même que le roman s'était ouvert sur la cérémonie communautaire de première communion, l'épilogue met en scène les dissidents réunis pour l'enterrement de Mémé Petite, qui a offert sa vie en oblation pour que son arrière-petit-fils recouvre la santé. Cependant sa

³⁰*Ibid.*, p. 202.

³¹*Ibid.*, p. 199.

³²*Ibid.*, p. 197.

lettre testamentaire a révélé à la famille qu'elle n'a pas vécu son grand amour avec son mari, mais avec un catholique. Le vieux chef de prière, dans l'ignorance de cet amour caché et proscrit, prononce l'éloge funèbre de celle qu'il nomme « notre orgueil »³³, titre qu'il avait accordé trois semaines plus tôt à Danièle. Ce qui se réplique de génération en génération, ce n'est donc pas l'adhésion pure et univoque à la communauté anticoncordataire, mais la dissonance intérieure qui caractérise Mémé Petite et Danièle, toutes deux partagées entre l'amour et la fidélité comme le « lys dans la vallée » de Balzac. La question que Mémé Petite pose à sa petite-fille : « Te sens-tu de taille à devenir une dissidente de la dissidence³⁴ ? » résonne dans la conscience de Danièle. Aucune réponse n'est donnée à cette interrogation. Un nouveau vol de martinets clôt le roman : « Là-haut, très haut, dans l'aveuglement du soleil, les martinets poursuivent, inlassables, leur haute voltige. On dirait des grains de sable dans l'eau du ciel³⁵. » Après l'image du tissu déchiré, cette sorte de chœur antique que symbolisent les oiseaux effectue un ballet comparé à des « grains de sable », que le lecteur est libre d'interpréter comme autant de perturbations venues enrayer la mécanique bien huilée de la Petite Église, la dissidence de la dissidence.

*

Dans *L'Orgueil de la tribu*, la Petite Église marque d'une empreinte profonde toutes les catégories romanesques d'espace, de temps, de milieu social, d'intrigue et de personnages. L'espace se confine au canton de Virelay à l'échelle duquel l'Île d'Yeu fait figure de lointain libérateur. Le temps, au contraire, se dilate dans la mémoire historique d'une communauté qui superpose le passé et le présent et rend les guerres de Vendée toujours vivantes. La sociologie de la tribu mélange le panache d'une communauté d'élite au musée Grévin de mentalités nécrosées. Une même disparate affecte l'intrigue romanesque puisque l'action volatil déjoue les stéréotypes qui s'annulent par leur confrontation : le récit de la minorité évite le lieu commun de la ségrégation en célébrant la résistance au monde moderne, dont le lustre perd à son tour de son éclat en raison des mœurs étouffantes propres au cloître social ; mais l'aventure de Danièle, si elle se donne d'abord comme une bouffée d'oxygène,

³³*Ibid.*, p. 248.

³⁴*Ibid.*, p. 249.

³⁵*Ibid.*, p. 250.

asphyxie ensuite et son fils et elle-même ; l'appel mystérieux qui retentit dans la nuit fait de nouveau basculer le roman vers l'attachement aux racines, bien que la fin s'ouvre sur l'ambivalence des choix personnels. Enfin, la Petite Église configure la psychologie des personnages. Les modes de pensée et de comportement dissidents imprègnent les consciences à des degrés divers selon les protagonistes. Les bouleversements narratifs naissent même de ces intériorisations variées, soit entre les acteurs qui accordent un assentiment entier aux valeurs dissidentes et ceux dont le regard est plus critique, soit au sein même d'un individu dans lequel cohabitent l'acceptation et le rejet des racines, comme c'est le cas de Mémé Petite, de Danièle et, dans une moindre mesure, de Jeanne. Le roman éprouve les possibilités psychiques portées par la communauté anticoncordataire pour mener l'action romanesque.

Il ressort du roman une représentation contrastée de la Petite Église, entre héroïsme et critique sociale. Faut-il conclure de cette ambivalence du milieu social, de l'intrigue et des personnages une perplexité d'ensemble ? La balance entre les perspectives contraires serait en équilibre si le narrateur traitait avec une égale distance chaque personnage. Mais en souscrivant régulièrement au point de vue de François-Xavier, il témoigne d'une certaine tendresse à l'égard de l'enfant qui se livre sans réserve à la vision du monde épique et enchanteur de la Petite Église. *L'Orgueil de la tribune* relève le défi de se servir d'une matière romanesque radicalement antimoderne pour produire un roman moderne multipliant à l'envi les déconstructions de stéréotypes.

Jean-Baptiste Amadiou

(CNRS/ENS/Collège de France, « République des Savoirs »)